N.R.B. N° 4 1952 (pp. 302 - 309)

"AR GARLANTEZ"

guirlande des amoureux délaissés

Olinx 297

C. 331 (F. 255.1)

Le Coin des Fureteurs, du N° de janvier-février 1952, de la *Nouvelle Revue de Bretagne*, signale « un curieux usage... » : quand un fiancé (ou une fiancée) était abandonné au profit d'un autre, on suspendait un « mannequin » près de la maison de la victime de cette rupture. Cette méchante moquerie se désignait par le mot *Garlantez*. (Ne serait-ce pas plutôt, par ironie, Karantez qui signifie Amour ?) (1).

Garlantez est un mot emprunté à l'ancien français *garlande*, qu'on trouve encore au XVIe siècle, et qui a été remplacé par guirlande, pris à l'italien. Précédé de l'article, *ar garlantez*, le mot a été considéré comme un féminin, avec mutation initiale : d'où une forme radicale *karlantez* ; considéré comme un collectif, on en a formé un féminin, *garlantezen*, d'où, avec l'article, *ar c'harlantezen*. (Le dérivé *garlantezec*, proprement « enguirlandé » est un nom de famille connu dans les environs de Guingamp). Parfois l'*r* est tombé, comme parfois aussi, en ancien français, peut-être sous l'influence du français *galante*, d'où *galantez* ; ce sont là les diverses formes que l'on trouve dans les mentions en somme assez rares qui ont été faites de cette coutume. Les renseignements que nous avons, et qui seront groupés ici, montrent qu'elle a dû être connue partout en Bretagne, avec diverses variantes, et qu'elle n'a pas encore disparu (2).

Voici d'abord une note de Luzel, *Soniou Breiz-Izel*, I. 258 :

« *La* garlantès *est une guirlande de verdure et de fleurs que des voisins moqueurs tressent pour une jeune fille dont le galant attitré épouse une autre femme, ou réciproquement, pour un jeune homme dont la prétendue a convolé ailleurs. On la suspend d'ordinaire la nuit qui précède les bans, soit à un arbre proche de la maison, soit au toit même de la demeure habitée par l'amoureux ou l'amoureuse délaissés. Quelquefois on remplace la* garlantès *par un mannequin représentant un homme, s'il s'agit de plaisanter l'abandon d'une jeune fille, représentant une femme dans le cas contraire, mais qui, dans l'un et l'autre cas, s'appelle un « Pipi Vacon ». J'en ai vu un à Pleudaniel, qui est resté, quatre années durant, à la même place. On dit encore que l'on a reçu une « guirlande » lorsque, dans un pardon, on est éconduit par une jeune fille que l'on invite à danser.* »

(1) En réponse à cette note, M. Thomas signale que cette coutume existait à Plonévez-Porzay et à Plogonnec. On trouvera sa communication dans le N° de mars-avril de la *N. R. D. B.*

(2) Je dois à l'obligeance de M. Ad. Le Goaziou divers renseignements intéressants, particulièrement sur le curieux procès de Quimper de 1907.

La note de Luzel, très claire, s'applique mal à la chanson qui l'a provoquée, puisqu'il s'agit d'une jeune veuve remariée au clerc qu'elle avait toujours désiré épouser.

E. Ernault a publié, dans *Mélusine*, tome X (1901), p. 265-268, un article fort intéressant, sous le titre : « *Cadeaux aux amoureux évincés* » :

« *A Kerfot, près de Paimpol, on raille la déconvenue d'un amoureux (ou -se) en lui faisant* eur c'harlantezen, *couple de poupées, faites sommairement avec linge et drap bourrés de paille, en costume de mariés, figurant les époux manqués. Un mouchoir est mis dans la main de l'une d'elles pour indiquer, si c'est le prétendant ou la prétendue à qui il ne reste plus que les yeux pour pleurer. L'armature de bois qui les réunit par en bas est dissimulée avec de la verdure, du lierre, etc... Le tout est fixé secrètement pendant la nuit sur la maison de la personne visée, ou, à défaut, sur un arbre du voisinage. Dans ce dernier cas... on a l'attention délicate de répandre une traînée de balle allant de son domicile à la* garlantezen. »

Un croquis, pris en 1901, d'un de ces couples de poupées accompagne l'article.

E. Ernault signale, en outre, un article de l'*Ouest-Eclair* du 27 août 1901 :

« *Au bourg de Barré, près de Châteaubriant (L.-Inf.), on porte au délaissé ou à la délaissée, la veille du mariage de l'ex-amoureux ou de l'ex-amoureuse, un bouquet de saule orné de lanternes vénitiennes, après l'avoir promené dans le bourg et y avoir dansé. Pour inviter le délaissé aux larmes on joint aux lanternes des oignons, des mouchoirs et des chiffons. Quand celui à qui est destiné le saule a bon caractère, il paie à boire, et parfois une barrique de cidre ne suffit pas.* »

E. Ernault signale enfin ce passage d'une note du *Barzaz-Breiz*, p. 422 de la 6e édition :

« *Dans quelques cantons de Cornouaille, si une jeune fille agrée le jeune homme qui lui fait la cour, elle lui offre une branche de bouleau ; si elle le refuse, un rameau de coudrier. Le même usage existe en Galles.* »

L'*Union Agricole* d'octobre 1907 a publié le compte rendu d'un procès en correctionnelle, qui montre qu'à cette époque cette coutume « ar garlantez », existait encore aux environs de Quimper. Deux jeunes gens d'Ergué-Armel et leur père furent poursuivis pour avoir accroché à un arbre un cercle avec « trois petits mannequins emblématiques, représentant un homme de la campagne, une nourrice ou fille-mère nourrissant un enfant nouveau-né. Ces mannequins étaient taillés dans des betteraves... Cette sorte d'installation ridicule et grotesque est qualifiée en breton de *galantes*... ». Le jugement, acquittant les inculpés, disait : « Il semble que les auteurs de cette plaisanterie de mauvais goût ont voulu simplement représenter le fait pour un jeune homme d'abandonner une jeune fille qu'il courtisait pour en épouser une autre ».

On voit que le sens de *galantes* (pour *gar-*) s'est étendu à l'ensemble du cercle (rappelant la guirlande ?) et des mannequins.

En février 1911, Erwan Berthou, qui était de Pleubian, écrivait dans le *Clocher Breton* :

« *La plupart des vieux usages disparaissent dans le Trégor. Cependant... on va toujours poser une* garlantez *devant la demeure des amoureux délaissés, en signe de moquerie. Dès qu'on a l'assurance du fait, par une promesse formelle faite ailleurs, par exemple, on confectionne une garlantez ou bouquet de fleurs et feuillages que l'on suspend devant le logis de la victime amoureuse. Parfois l'on se contente de semer les fleurs devant la maison. Pour corser le jeu, on remplace les fleurs par du* karaj, *résidus du broyage du lin.* »

Cet usage n'a nullement disparu dans la région située entre les estuaires du Trieux et de la Rivière de Tréguier, approximativement au Nord d'une ligne Tréguier-Lézardrieux et comprenant les communes de Trédarzec, Pleumeur-Gautier, Pleudaniel, Lézardrieux, Lanmodez, Pleubian, Kerbors.

Le nom de Presqu'île, passé en breton, *ar Preskil*, est parfois donné à cette région entière ; au sens étroit il s'applique à la partie Nord de Pleubian, comprenant le Sillon de Talbert. Pierre Raison, de Pleumeur-Gautier, auteur des chansons dont on trouvera plus loin des extraits, signait parfois *Barz ar Preskil*. Mon témoignage personnel ne porte que sur cette région. Voici des exemples de *karlantez*, à Pleubian, datant de quelques mois :

Une jeune fille courtisée par un jeune homme a rompu avec lui ; il en a courtisé une autre, et les bans ont été publiés ; la nuit suivante on a répandu de la balle d'avoine depuis le seuil de l'église jusqu'à la demeure de la jeune fille, qui, en réalité, n'était pas « délaissée », formant ainsi une sorte de tapis de vingt à trente centimètres de large, sur près d'un kilomètre de long. Le fermier voisin de la jeune fille a dû faire bonne garde une partie de la nuit pour empêcher le pillage de sa balle.

Quand le domicile de la victime est par trop éloigné on se contente d'amorcer une traînée de balle, depuis l'église, dans la direction de ce domicile.

Autre exemple récent de *karlantez* dans la même commune. Un mannequin, appelé *Pipi Vacon*, a été placé près de la demeure d'un galant éconduit. *Pipi* est, on le sait, la forme familière du prénom Pierre en Tréguier et dans une partie de la Cornouaille ; *Vacon* est un nom de famille connu. Il semble que ce nom donné au mannequin ne soit usité que dans la région Trieux - Rivière de Tréguier. D'où vient-il ? Du nom d'un personnage burlesque parcourant le pays, comme il y en avait jadis, ou d'un galant délaissé de ce nom, dont la *garlantez* aurait fait plus de bruit ?

On verra, dans les extraits de chansons donnés plus loin, un trait particulier dont je n'ai trouvé mention nulle part ailleurs. Le jeune homme qui vient de constater, chez celle qu'il courtisait, qu'il est remplacé, prend un trépied qu'il fait résonner ; c'est *Son an trebe* : La chanson du trépied. Est-ce quelque chose d'analogue au charivari fait aux veufs qui se remarient ?

Je crois que l'on peut, de ce qui précède, déduire que le « cadeau » offert aux délaissés en consolation ironique a d'abord consisté essentiellement, en Bretagne, en une guirlande de verdure et de fleurs ; parfois elle a été accompagnée de mannequins figurant les mariés, et d'une

traînée de balle d'avoine, représentante dérisoire du tapis de verdure fait en l'honneur des mariés. L'ensemble s'est appelé *ar garlantez* ; puis on s'est contenté d'une partie de tout cet appareil, soit de la guirlande, soit d'un seul mannequin, soit de la balle d'avoine ; mais dans tous ces cas le nom primitif de *ar garlantez* est resté appliqué, même là où le mannequin est appelé « Pipi Vacon ».

Il ne faudrait pas croire que ces coutumes soient spécialement bretonnes. Tout ce qui touche à l'amour et au mariage — amoureux éconduits, maris trompés, veufs ou veuves consolés — a toujours excité la curiosité caustique, parfois assez cruelle, des voisins, et donné lieu à des plaisanteries devenues traditionnelles. Il paraît intéressant de rapprocher de ce que nous avons vu plus haut quelques usages analogues de diverses provinces françaises, cités par Sébillot dans le *Folklore de France*, t. III, passim. Au XVIIe siècle, Tallemant des Réaux rapporte que « lorsque Lambert le riche eut été évincé par une dame à laquelle il voulait se marier, toutes les dames de l'île St-Louis lui envoyèrent des bouquets de sauge ».

En Saintonge, le galant évincé par une jeune fille, et *vice versa*, va avant le jour, joncher de branches et de feuilles de lierre le chemin par où doit passer la noce.

En Saône-et-Loire, quand une jeune fille a été délaissée par son amant, ses camarades vont placer clandestinement des branches de saule devant la porte de l'abandonnée ; anciennement, c'était de la sauge.

Dans la Meuse, les amoureux, pour se venger, mettent à la porte d'une insensible un saule ou un sapin effeuillé.

Dans les Hautes-Alpes, on orne d'oignons le mai planté devant la porte d'un amant éconduit.

Dans la Lozère, quand un mari se laissait battre par sa femme, un dimanche matin, les voisins jonchaient de paille hachée le sol, depuis la maison du délinquant jusqu'à l'église du lieu (3).

On remarquera que les plantes jouent parfois un rôle symbolique dans ces manifestations ; c'est le cas du bouleau et du coudrier dans la note du *Barzaz-Bretz* ; du saule, au bourg de Baré, en Saône-et-Loire et dans la Meuse. E. Ernault, dans l'article cité plus haut, se demande si le saule n'a pas été choisi à cause de ses propriétés médicales : « une décoction de ses feuilles est bonne pour arrêter les ardeurs de Vénus », selon le *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, Paris, 1716.

Une enquête générale faite en Bretagne compléterait utilement les quelques renseignements rassemblés ici (4). Ajoutons-y quelques extraits de chansons bretonnes.

◇ ◇ ◇

Une feuille volante de 8 pages, portant le N° 297 dans le *Catalogue de la Chanson Populaire Bretonne*, de J. Ollivier, contient trois chansons dont deux intéressent notre sujet. Ce sont : *Chanson ann Dirobe Karlantez ha Zon ann Trebe*, 31 couplets de 6 vers de 8 pieds, et *Chanson Pipi ha Michel Vakon, Kindirvi*, 18 couplets de 4 vers de 13 pieds. Ces deux chansons sont de Pierre Raison, tailleur d'habits à Pleumeur-Gautier, où il mourut en 1903 (5).

(3) Voir le *Manuel de Folklore* d'A. Van Gennep, tome I, page 310.

(4) A Plougasnou (Fin.) actuellement on garde le souvenir de cet usage. (*N. D. L. R.*)

(5) Cette feuille volante ayant été imprimée par la veuve Le Goffic, on peut la dater de 80 ans environ, l'imprimerie ayant été dirigée, de 1864 à 1873, par la mère de notre écrivain breton.

Il semble intéressant, pour compléter ce qui a été dit de la « garlantez », et au point de vue folklorique en général, de donner quelques extraits de ces chansons, surtout de la première. Celle-ci est, en effet, un récit vivant, plein d'une verve rustique, de mœurs et de divertissements de paysans du Pays de Tréguier, à la fin du XIXe siècle. Qui a vécu dans cette région à cette époque ne peut que confirmer l'exactitude de la description.

C'est le « délaissé » lui-même qui narre sa mésaventure, dont il prend bravement son parti, sans cacher ses regrets. J'ai respecté l'orthographe de l'auteur, me bornant à corriger les fautes d'impression. Il m'a paru inutile de signaler des corrections comme celles de *geuengob* en *guengolo*, de *cr'hœzan* en *c'hoezan*, etc. La Roche est La Roche-Derrien, près de Tréguier, dont le pardon a lieu le 8 septembre. La dérobée est une danse très populaire en Tréguier.

Pierre Le Roux.

I

Chanson ann dirobe Karlantez ha zon ann trebe voar don : ar c'hog

(Chanson de la Derobée-Karlantez et chanson du trépud sur le ton : le coq)

Ann eisvet a vis guengolo
Ma guisket ma boto tano
Vit mont d'ober ann dirobe
En ker ar Roc'h oar ar Pave
Dre m'oa gret assinasion
Gant eur plac'h iaouank a fesson.

« Le huit septembre — Je chaussai mes souliers légers — Pour aller faire la dérobée — A la ville de la Roche sur le pavé — Parce que j'avais pris rendez-vous — Avec une jeune fille de bonne façons. »

Il va avec deux camarades chercher des cavalières pour danser et rappelle ironiquement la lourdeur des filles de Louargat :

Me oa bet faizet de foar Vre
Ben ma oa fin d'ann dirobe ;
Trempet dre c'hoezan ma dillad
O treigna merc'het Louargat ;
Breman rog monet da dansal
Me glasko eur plac'h dishual.

« J'avais été fatigué, le jour de la foire de Bre — Quand fut finie la dérobée — Mes vêtements tout trempés de sueur — A traîner les filles de Louargat — Désormais avant d'aller danser — Je chercherai une fille agile. »

Les trois jeunes filles trouvées, dont son amie Marivonne, il cède cette dernière pour la danse à un de ses amis et tous les six vont danser :

Bale coubled ha balansin,
Chanj hon merc'hed, n'em rekrein
Plijadur a moamb da voersan.
Ha danso gratis heb pean ;
Ha p'arrete ar zonerien
A lekemb oll peb a brisen.

« S'avancer à deux, et balancer, — Changer nos cavalières, nous amuser — Nous avions du plaisir à revendre, — Et des danses gratis, sans payer — Et quand les sonneurs s'arrêtaient, — Nous mettions tous une prise de tabac. »

Mais voilà que son ami Louis et Marivonne ont disparu :

Laket ar bleiz gant ma denved
Homan eo dans ann dirobe,
Laeret ma flac'h dre finesse.
Henes, vit klevet he gomzo,
Fontfe ket ar sukr n'he c'heno.

« [J'ai] mis le loup avec mes brebis — Cette danse est la danse de la Dérobée ; — Mon ami m'a été volée par ruse ; — Celui-là, à l'entendre, — Le sucre ne lui fondrait pas dans la bouche. »

Inquiet, il quitte donc sa danseuse, après lui avoir, comme il convient, offert une douzaine de poires, et il va jusque chez Marivonne, qu'il trouve en conversation particulière avec Louis. Alors surviennent ses amis :

Hag a zo zavet koms ha kri
Deus ar c'has taguet gant ar c'hi ;
Me gemeras pront ann trebe
Komans da zon gant ma alc'hue,
Me moa eur blijadur nec'het
Rac ma c'halon a oa karguet ;
Guelet renken son ann trebe
Goude ober propriete
Roet eur vonen deus ma dorn,
Hag eun all o lipad m'askorn.

« Et s'élevèrent paroles et cris — Au sujet du chat étranglé par le chien — Je pris vivement le trépied, — De commencer à le faire résonner avec ma clef. — Je prenais un divertissement plein de tristesse — Car mon cœur était lourd — De voir que je devais faire résonner le trépied — Après avoir possédé [l'amour de la jeune fille] — [J'avais] donné un atout de ma main, — Et un autre léchait mon os. »

Ayant pu joindre seul la jeune fille il lui reproche sa trahison ; mais, répond-elle, il est le seul coupable l'ayant donnée comme danseuse à un autre ; tout est fini entre eux ; d'où propos amers du délaissé :

Zantimant merc'hed Breiz-Izel
Zo variant vel ann avel ;
.....
Promesseo gret dre c'heno
Histoario ven, kontadello,
Ren-da-ren vel pater ar c'has
So treo hep mirit a viskoas.

« Les sentiments des filles de Basse-Bretagne — Varient comme le vent ; — Promesses verbales, — Vains propos, contes. — Ronrons comme la prière du chat, — Ce sont là choses sans valeur de tout temps. »

Si elle se marie, il aura donc *Eur Garlantez* ; il réclame la bague et le mouchoir qu'il lui avait achetés à la foire de Tréguier ; lui rendra la tabatière offerte ; il lui souhaite de faire bon ménage, « car trop de ménages, hélas ! vont mal ».

Bars Pemzec Devez d'ar goude,
D'ar zul vintin deus ma gouele,
Me a vele eur Gurunen

Dirag ma zi en beg eur voeen ;
Dec'h oa dimet Marivon,
Hag a meus bet lod er pardon.

« Quinze jours après, — Le dimanche matin, de mon lit, — Je voyais une couronne — Devant ma maison, au haut d'un arbre ; — Hier Marivonne a été mariée, — Et j'ai eu ma part de la fête. »

Conclusion : Ne cédez pas votre place à un ami de peur d'avoir à faire résonner le trépied, et d'avoir « *eur garlantez* » après ; tous se moquent de lui, mais toutes les filles ne sont pas mariées, et il saura une autre fois ne pas lâcher prise.

Dernier couplet :

Nep a neus rimet ar chanson
A zo hanvet Pier Raison,
Ganet hon en Pleumeur-Gotier
En lojen eur paour labourer
Na nefoa nag aour nag arc'hant
Ha meus renket chom ignorant.

« Celui qui a rimé la chanson — S'appelle Pierre Raison ; — Je suis né à Pleumeur-Gautier, — Dans la chaumière d'un pauvre laboureur, — Qui n'avait ni or, ni argent, — Et j'ai dû rester ignorant. »

II

Pipi ha Michel Vacon, Kindirvi

(Pipi ha Michel Vacon, cousins)

Cette chanson n'a pas la vive allure de la précédente, et je me borne à en donner le commencement ; on verra que le « *Pipi Vakon* » peut être fait sans qu'il y ait rupture de fiançailles et mariage.

Arretet oll, tud iaouank, deus parous Trédarzec,
Da glevet kanan eur chanson zo neve composet
Voar sujet Pipi Vakon, statu dillat ha plous
Eun bilajenn ann Traou-Meur neus laket kals a drous.
Pipi ne ket iaouanq, na [ken] neubeut Michel ;
Boe meus anaoudegues en traouien Breiz-Izel,
A voelan fourmi Vakon en pilajenno'r Preskil
Gant tud iaouanq ma c'hanton...
Pa voeler merc'hed iaouank vale'n assembleo
Pere n'o deus ket a chanç da gad kamarado,
Tud iaouanq ho bilajen, vit n'em divertissan,
A form deze Pipi Vakon d'ho lakaat da viskan.

« Arrêtez tous, jeunes gens de la paroisse de Trédarzec, — Pour entendre chanter une chanson nouvellement composée, — Sur Pipi Vakon, statue de vêtements et de paille — Qui a fait beaucoup de bruit au village de Traou-Meur. — Pipi n'est pas jeune, ni non plus Michel ; — Depuis que j'ai ma

connaissance dans cette vallée de Basse-Bretagne — Je vois les jeunes gens de mon canton former un Vacon dans les villages de la Presqu'île... — Lorsque l'on voit des jeunes filles se promener dans les pardons — Qui n'ont pas la chance d'avoir des camarades, — Les jeunes gens de leur village, pour s'amuser, — Leur font un Pipi Vacon pour les faire bisquer. »

Un mannequin a donc été placé contre la maison de deux jeunes filles à Traour-Meur, village de Trédarzec, aux portes de Tréguier, sur la rive droite de la rivière ; elles le mettent en pièces et se disputent, chacune prétendant que c'est pour l'autre qu'a été fait le mannequin. Pour les mettre d'accord les jeunes gens en font deux, placés bien en vue au haut d'un arbre, à la grande joie des passants ; d'où bataille, cotillons déchirés, etc... On a tort, conclut l'auteur de la chanson en terminant, de se fâcher pour de pareils enfantillages ; beaucoup de jeunes filles ont eu affaire à Vacon.

P. L. R.